

La descendance d'Antonio Machado dans la poésie des exilés espagnols républicains

Zoraida Carandell, Université Paris Nanterre

Je remercie la Fondation Antonio Machado, et tout particulièrement sa présidente, Joëlle Santa-Garcia, sa responsable scientifique, Verónica Sierra Blas et sa responsable de la communication, Quéti Otero, qui ont compté sur moi lors de cette insigne occasion, et je suis heureuse d'être présente à Collioure auprès de vous, même si c'est de manière virtuelle, pour célébrer cet anniversaire. Collioure est en effet un haut lieu de la mémoire de Machado, comme le montrent Jacques Issorel et Antonina Rodrigo dans leur dernier livre, *Collioure - Antonio Machado - Memoria custodiada / Gardiens de mémoire*.

Plusieurs générations de lecteurs et de critiques ont souligné l'important legs de Machado dans la poésie de l'exil espagnol républicain. Les circonstances de l'exil français du poète ont été étudiées par des chercheurs tels que Monique Alonso, Paul Aubert, Manuel Aznar Soler, Ian Gibson, Jacques Issorel et Jesús Rubio Jiménez et je ne saurais rien ajouter de nouveau à leurs travaux. Aujourd'hui, j'évoquerai les traces de la poésie de Machado dans celles des exilés. Le magistère de Machado, a déjà été étudié par le regretté Bernard Sesé, ou encore par José Olivio Jiménez et Carlos Javier Morales, auteurs de l'essai *Antonio Machado en la poesía española*. Contrairement à Jiménez et Morales, je conçois ici l'héritage de Machado dans la poésie en exil comme quelque chose de clairement différent de son influence sur la poésie espagnole écrite en Espagne durant l'après-guerre, même lorsqu'il s'agit d'une poésie dissidente du régime. Je souscris entièrement aux prémisses et aux objectifs de Jesús Rubio Jiménez, selon qui l'héritage de Machado parmi les exilés diffère radicalement de son magistère en Espagne. Les raisons en sont bien sûr idéologiques et sont réaffirmées à plusieurs reprises par les exilés lors des hommages consacrés au poète. Je songe notamment à l'hommage de *Las Españas* au siège de la maison d'édition Séneca, en 1947, qui a été étudié par Jesús Rubio Jiménez, au comité qui s'est réuni à Paris autour de Marcel Bataillon, à l'anthologie *Versos para Antonio Machado*, coordonnée par Antonio Lopez, publiée par Ruedo Ibérico en 1962, et étudiée par Juan Rodríguez, ou enfin à l'hommage de l'UNESCO à l'occasion du centenaire de la naissance de Machado en juin 1975. Machado a en outre inspiré de nombreux poèmes, que l'on peut lire notamment dans l'anthologie *Collioure 1939. Les derniers jours d'Antonio Machado*, éditée et traduite par Jacques Issorel en 1982.

L'empreinte de Machado dépasse largement les poèmes qui lui ont été explicitement dédiés. José Olivio Jiménez et Carlos Javier Morales relèvent trois points communs entre Machado et les poètes de l'après-guerre : la défense des idéaux républicains, la préoccupation de l'identité nationale et le rôle de la mémoire, à la fois comme thème et comme fonction poétique. En partant de la poésie des seuls exilés, je parviens à des conclusions quelque peu différentes. Parmi les exilés, j'inclus au premier chef des poètes qui ne sont pas examinés par Jiménez et Morales, comme Alberti, Altolaguirre, Bergamín, Cernuda, Domenchina, Felipe, Guillén, Jiménez, Méndez, Prados ou Salinas. Il se peut que Jiménez et Morales excluent ces poètes parce qu'ils les considèrent comme représentants de la « génération de 27 », évoquée au début de leur ouvrage. Il me semble au contraire que leur création lyrique, particulièrement riche durant les années d'exil, s'inscrit bien dans la continuité de l'oeuvre de Machado. Ils sont particulièrement qualifiés pour prendre les rôles de celui dont ils revendiquent l'héritage. Ces mêmes critiques donnent par ailleurs à Juan Rejano, Juan Gil Albert, Jomi García Ascot et Tomás Segovia une place importante dans leur études. Deux lignes de force de la poésie de l'exil me semblent redevables à Machado : la première est son orientation élysiaque, qui trouve une raison de prédilection en l'absence du poète tombé à Collioure, grand prédécesseur des poètes exilés, et grand poète élysiaque. La poésie de l'exil est l'expression dialogique d'un moi mélancolique scindé qui exprime sa nostalgie. La seconde ligne de force, à l'inverse de l'élysie, tend vers la parole édifiante, dotée d'une force créatrice, dans la lignée du *regeneracionismo*. Ce courant prend source dans l'oeuvre lyrique de Machado, dans l'approche de la nature et du paysage qui sont les siennes et dans son humanisme poétique. Dans tous les cas, les exilés s'inscrivent dans le sillage de Machado pour continuer son oeuvre et poursuivre le projet culturel républicain. À travers l'exemple de l'un de ses disciples, Rafael Alberti, nous verrons que la tentation de l'élysie et l'inspiration régénérationniste sont complémentaires.

La dimension élysiaque de la poésie des exilés trouve son origine dans la déterritorialisation et dans la défaite de la République. Les deux privations, géographique et politique, sont à l'origine de ce que Daniel Aguirre Oteiza considère comme une poésie fantomatique dans *This Ghostly Poetry: History and Memory of Spanish Exiled Republican Poets*. La mort de Machado, du côté français des Pyrénées, en février 1939, après un douloureux voyage raconté par María Zambrano dans *Delirio y destino*, est particulièrement

significative. Machado devient une absence, une incarnation de l'Espagne disparue et de la République aux mains de ses ennemis. Cette dimension transforme la poésie de certains exilés, au-delà des hommages rendus à Machado, en un hommage implicite destiné à remplacer le verbe du poète absent. C'est ce que Jose Ramón Arana appelle l'ombre de Machado. Comme l'écrit José Ramón López García dans *La poesía del exilio republicano de 1939*, « Arana transforme le poète un exemple paradigmatique de l'expérience des exilés et donne un sens à leur mort en faisant de la poésie de Machado un héritage expressif que les Espagnols vaincus devront actualiser » (López García, 2018, p. 148).

La personnification de la République dans la littérature exilée et en général dans la pensée des exilés – montrée par Jorge de Hoyos Puente dans *La utopía del regreso* –, trouvera un précédent dans l'aspect élégiaque de la poésie de Machado lui-même, centrée sur la figure de sa femme Leonor et sur la mélancolique évocation des paysages de Soria et de Castille. La poésie de Machado est habitée par la conscience du caractère provisoire du bonheur et de l'amour. Tout ce que l'on chérit, tout ce que l'on croit posséder peut être arraché. Cette même conscience survit dans la poésie de l'exil, à travers les signifiants de la géographie espagnole perdue que Cernuda chante par exemple dans « Un espagnol parle de sa terre ». Cernuda lui-même écrit, également dans *Las Nubes*, « "L'Espagne?" [...] "Un nom. L'Espagne est morte" ». « Impresión del destierro » est un poème décisif dans le tournant élégiaque de la poésie cernudienne.

Le sujet scindé entre l'exil et la terre perdue se manifeste au travers d'une poésie dialogique, qui met en scène un moi divisé en deux moitiés. Si la pensée poétique de Machado exprime souvent une scission de conscience, la poésie de l'exil a souvent recours au dialogue d'un je avec son alter ego. C'est l'une des prémisses de la thèse d'Aurora de Albornoz, *La presencia de Miguel de Unamuno en Antonio Machado*, parue en 1967. Aurora de Albornoz situe historiquement la pensée du poète en la reliant à la puissante influence du philosophe, qui lui permet, implicitement, de se placer à son tour dans le sillage de Machado et d'Unamuno pour historiciser leur poésie. De la même manière, José Angel Valente écrit une émouvante « Carta desde la emigración para Antonio Machado », dans laquelle il se projette dans le temps et décrit ce qui s'est passé après la mort du poète. Pour tous deux, l'oeuvre de Machado évolue sans cesse, le poète, après sa mort, continue de marcher. Comme il l'écrivait lui-même :

Caminante no hay camino,
se hace camino al andar.

Ce Machado historicisé, pensé dans son devenir, nourrit l'inspiration « régénérationniste » de la poésie de l'exil espagnol républicain. Ce courant, auquel il est, par son éducation au sein de l'Institution Libre d'Enseignement, plus que tout autre, associé, donne à la poésie une mission didactique. Cette mission consiste à préserver et à transmettre un patrimoine culturel, à permettre la récupération de la culture populaire, à proclamer la nécessité d'un humanisme fraternel, à défendre le progrès et l'esprit critique. Le devoir du poète, en tant que membre d'une minorité instruite, est de contribuer à l'éducation du plus grand nombre. L'humanisme spirituel qui inspire le projet régénérationniste a également une empreinte sur les exilés, qui se considèrent comme les passeurs légitimes de cet héritage. Sur ce point, les poètes de l'exil partagent le sentiment des dissidents de l'intérieur de l'Espagne, qui revendiquent également l'héritage du « régénérationnisme ». La question de l'identité de l'Espagne est toutefois abordée de manière différente par les uns et les autres, et dans le cas des exilés, elle prend une dimension transnationale. Tenue éloignée du peuple, son interlocuteur privilégié, la poésie espagnole de l'exil est obligée de réinventer le peuple et le retrouve dans l'œuvre de Machado. Cette Espagne parfois idéalisée conduit à ce que Mario Martín Gijón appelle une « nation recréée » (López García, 2018). Chez certains poètes, cela suppose un dialogue entre la vision idéale et la vision désenchantée ou critique de l'Espagne, exposée notamment dans le « Diptyque espagnol » de Cernuda, de *Desolation de la Chimère*.

L'exemple de l'oeuvre de Rafael Alberti, qui s'inscrit dans la continuité de Machado, montre que le magistère du poète sévillan apparaît non seulement dans les hommages qui lui sont dédiés, mais aussi dans l'ensemble de sa poésie. Parmi ces hommages, figure celui de *Imagen primera de*, repris dans *La Arboleda perdida* : Alberti décrit les circonstances de sa rencontre avec Machado, et explique comment, lorsqu'il a récupéré son manuscrit après avoir obtenu le Prix National de Littérature, il a retrouvé à l'intérieur, cette note manuscrite d'Antonio Machado : « *Mar y Tierra* Rafael Alberti. C'est à mon avis le meilleur livre de poésie soumis au concours ». Toujours dans *La futaie perdue*, Alberti rappelle qu'il avait invité le sévillan à écrire un article pour la revue *Octubre*. Dans «De una lírica comunista que pudiera venir de Rusia », Machado appelle de ses vœux un communisme de « communauté humaine ou communion cordiale entre les hommes », sentiment pleinement régénérationniste dans les coordonnées duquel se forge l'idéologie d'Alberti. Alberti trouve dans la révolution

soviétique une nouvelle source d'inspiration, et l'interprétation qu'il en fait se situe dans la continuité des préoccupations « régénérationnistes ».

Durant son exil en Amérique, Alberti renouvelle en permanence les thèmes de Machado. Il lui dédie «Los álamos y los sauces», une partie de *Entre el clavel y la espada*, dont les derniers vers, que je traduis, s'adressent au poète enterré à Collioure :

Ton rêve sera toujours auréolé de gloire.
Il est des peupliers espagnols loin de Castille,
un Guadalquivir de chants et un Douro de larmes.

Alberti se souviendra dans *La futaie perdue* des circonstances qui entourèrent la création de son recueil. Dans le bois du Total, il écrivit avec son couteau, sur l'écorce du plus bel arbre qu'il put trouver : « Promenade – *alameda* – Antonio Machado », pour laisser, dans ce paysage de nouveaux peupliers, l'empreinte du poète.

Pour l'anniversaire de la mort de Machado, il lui dédia, en 1955, un poème, « Retour d'Antonio Machado », qui parut dans *Signos del día*, mais qui aurait pu faire partie de *Retornos de lo vivo lejano*. Il participe également à l'hommage organisé par l'UNESCO en 1975, qui a fait l'objet en 2009 d'une publication du peintre Francisco Ramírez, malheureusement disparu cet automne. Je dois à sa gentillesse d'avoir pu inclure dans ma thèse une copie de la conférence alors inédite et donnée par Alberti à l'UNESCO en 1975.

Cent ans sont passés depuis la naissance d'Antonio Machado, une nuit de juillet 1875, au Palacio des Dueñas, à Séville. Cent ans, que nous célébrons ici ensemble, Espagnols de l'intérieur et de l'extérieur, dans cette terre de France, où le poète est enterré depuis 1939, date à laquelle il a été contraint de quitter sa patrie avec une partie de l'armée républicaine. Cent ans que nous célébrons ici, très loin, alors que les soi-disant autorités madrilènes ont interdit les hommages que la plus haute intelligentsia et la jeunesse enthousiaste de Machado préparaient dans toute la péninsule.

Plus tard, en 1981 Alberti et Bergamín s'opposèrent au transfert des restes de Machado en Espagne. Cet aperçu de la présence officielle de Machado dans l'oeuvre d'Alberti ne doit pas soustraire à nos yeux sa présence vivante dans sa poésie. Par exemple, *Coplas de Juan Panadero* donne la parole à un alter ego d'Alberti, semblable à Abel Martín et Juan de Mairena, imaginés par Machado. Contrairement à ses modèles, Juan Panadero n'est pas un pédagogue, mais un homme de la rue. Encore une fois, Alberti actualise et poursuit l'éthique de Machado et renouvelle son approche de la littérature.

L'inspiration élégiaque de Machado prend un sens nouveau à la lumière d'exil. Un de ses poèmes les plus célèbres, l'élégie « A José María Palacio », que Juan Gil Albert évoque dans l'hommage de *Las Españas* en 1947, utilise une série d'images qui indiquent l'absence de la figure de Leonor sans la nommer. Je cite les premiers vers dans la traduction de Sylvie Léger et Bernard Sesé :

Palacio, mon ami
le printemps déjà
revêt-il les branches des peupliers
de la rivière et des chemins? Sur la steppe
du haut Douro, le printemps est tardif
mais il est si beau, si doux quand il arrive!...

Leonor morte, l'ami du poète doit monter au cimetière pour honorer sa mémoire, comme une figure vicairie du poète absent. Cette *silva* inspire, sans aucun doute, un poème de Rafael Alberti, « El regreso », qui cite presque textuellement celui de Machado, mais où le printemps devient le signe d'un retour possible en Espagne. Dans le poème de *El matador*, un sujet lyrique de l'hémisphère sud écrit à un ami de l'hémisphère nord, lui demandant si le printemps est arrivé à cet endroit et attendant sa réponse. Le jeu d'échos avec le poème de Machado réside dans la nature ambivalente du symbole du printemps et dans la réponse finale de l'interlocuteur, qui incite le sujet lyrique à retarder son retour, même s'il se sent impatient de revenir. Je traduis les derniers vers :

Pardonne-moi, mon frère,
Mais je ne sais pas si le printemps est arrivé
ni si les feuilles et les fleurs sont prêtes
ni si le ciel est prêt
ni si les oiseaux ont répété
Pour chanter sa venue.
Comme un fruit lent,
Dur et difficile, il ne cesse de mûrir ...

La temporalité de la mort traverse l'élégie de Machado et se transmue, dans le poème d'Alberti, en ce que Mari Paz Balibrea appelle dans *Líneas de fuga* une temporalité exilique. Cette temporalité est l'expérience subjective du retour différé et structure une poésie du désir qui devient un chant de disparition.

Les dimensions élégiaque et morale de la poésie de Machado se retrouvent dans les vers d'Alberti pour faire naître quelque chose de nouveau. Son poème adopte des rythmes et

des mots similaires à ceux de la silva « A José María Palacio », dont Juan Gil Albert écrit : « Je reste à l'écoute. Ce n'est rien, la beauté, le temps qui passe. Que nous dit ce poème ? Qu'est-ce qu'il nous apporte? Rien. Ça vient de loin, ça passe au loin ... ça nous continue, c'est tout » (Jesús Rubio Jiménez, 2019, p. 75). La présence de Machado est derrière chacun des arbres qui, comme les peupliers et les saules d'Alberti, naissent dans les solitudes de l'exil. Jacinto Luis Guereña écrit dans « Proyección de hombre y tierra» –« Projection de l'homme et de la terre » – : «Vous pouvez faire tomber l'arbre: / les racines germeront [...] Jamais ne seront réduites en cendres / les ailes de la vie». Rafael Alberti, Juan Gil Albert, Jacinto Luis Guereña et bien d'autres n'ont pas cherché dans Machado le passé, mais l'avenir, l'espoir mélancolique qui accompagnerait leur exil.

Fait à Nanterre, le 22 février 2021

Ouvrages cités

- AGUIRRE OTEIZA Daniel, *This Ghostly Poetry: History and Memory of Spanish Exiled Republican Poets*, Toronto iberic, 2020.
- ALBERTI Rafael, *La futaie perdue*, Robert Marrast trad. , Paris, Belfond, 1984.
- ALONSO Monique, AZNAR SOLER Manuel dir. , *Antonio Machado y el exilio republicano de 1939 en Francia*, Sevilla, Renacimiento, 2015.
- BALIBREA Mari Paz dir., *Líneas de fuga. Hacia otra historiografía cultural del exilio republicano español*, Madrid, Siglo XXI, 2017.
- DE ALBORNOZ Aurora, *La presencia de Miguel de Unamuno en Antonio Machado*, Madrid, Gredos, 1967.
- DE HOYOS PUENTE, Jorge, *La utopía del regreso. Proyectos de estado y sueños de nación en el exilio republicano en México*, El Colegio de México, Universidad de Cantabria, 2012.
- GUEREÑA Jacinto Luis, *Corazón de miedo y sueños : antología poética*, Claude LE BIGOT éd. , Jean-Louis GUEREÑA préf. , Sevilla, Renacimiento, 2014.
- ISSOREL Jacques, *Collioure 1939. Les derniers jours d'Antonio Machado*, Perpignan, Mare Nostrum, 1982.
- ISSOREL Jacques, RODRIGO Antonina, *Collioure - Antonio Machado - Memoria custodiada / Gardiens de mémoire*.
- LÓPEZ GARCÍA José Ramón dans *La poesía del exilio republicano de 1939. Historiografías, resistencias, figuraciones*, Biblioteca del exilio, Sevilla, Renacimiento, 2018.
- MACHADO Antonio, *Champs de Castille*, précédé de *Solitudes, galeries et autres poèmes* ; et suivi des *Poésies de la guerre* ; traduction de Sylvie LEGER et Bernard SESE ; préface de Claude ESTEBAN, Paris, Gallimard, 1973.
- OLIVIO JIMÉNEZ José et JAVIER MORALES Carlos, *Antonio Machado en la poesía española. La evolución interna de la poesía española*, Madrid, Cátedra, 2002.
- RAMÍREZ Francisco, dir., *Homenaje en el centenario de Antonio Machado. Unesco, 12 de Junio de 1975*, UNESCO, Comisión de actividades culturales, Caja Granada, Obra Social, D.L. 2009.
- RODRÍGUEZ Juan, « Antonio Machado en Ruedo Ibérico », in Monique ALONSO et Manuel AZNAR SOLER *op. cit.*, p.163-173.
- RUBIO JIMÉNEZ Jesús, *La herencia de Antonio Machado (1939-1970)*, Edizio Urtea, 2019.
- VALENTE José Angel, *Obras completas II, Ensayos*, Andrés SÁNCHEZ ROBAINA éd., Madrid, Barcelona, Galaxia Gutenberg, 2008.